



Comme des funambules

Martine Fillion,
responsable de la formation, Atelier des lettres (Montréal)

Parler des préjugés? Une question épineuse, car la frontière est si ténue parfois entre l'acceptable et l'inacceptable, entre l'étranger et soi... Il demeure si difficile d'entrer dans un univers dont les règles surprennent ou dérangent. Pourtant, n'avons-nous pas tout à gagner des échanges de vues et de croyances?

Je me rappelle un reportage sur la pauvreté à l'émission de télévision *Enjeux*. Une femme monoparentale, prestataire de l'aide sociale, nous accueillait dans sa cuisine. Elle était très touchante. À travers ses propos et sa situation, l'expression «tirer le diable par la queue» prenait tout son sens. Le lendemain, un commentaire revenait sans cesse autour de moi : «Ben, elle a juste à arrêter de fumer, elle va avoir plus d'argent!» Bon nombre de personnes n'avaient eu de yeux que pour le cendrier au centre de la table. Pas un seul instant, leur lecture des événements les avait amenés à penser que la cigarette était peut-être son seul plaisir, son seul exutoire, le seul moment où elle pouvait «respirer».

Heureusement pour cette femme, ce n'était pas encore l'époque des poumons roses...

Ce cas de figure demeure assez courant : les personnes assistées sociales deviennent des cibles faciles quand on pense aux préjugés. Mais qu'en est-il de nous dans notre petit monde de l'alphabétisation populaire? Pour des formatrices et des formateurs issus de différents horizons et époques, le combat contre les préjugés peut aussi être mené à l'intérieur. Je me souviens, lors d'une assemblée générale, d'une discussion bien animée avec certains collègues, subitement dubitatifs quant à mes compétences réelles après avoir appris que j'étais plutôt passée par l'université (en éducation) que par les assemblées de cuisine pour me former. C'est pas une vraie! disaient les regards. Pourtant, je sais, pour les avoir vues à l'œuvre, que ces personnes considéraient les participantes et les participants avec ouverture d'esprit, et faisaient valoir tout le bagage que ces derniers avaient acquis au cours de leur vie...

Je pense à une rencontre fort intéressante avec d'autres collègues travaillant auprès de jeunes. Le sujet : où tracer la limite entre la culture populaire et la nôtre. De par leur mission, les groupes s'engagent à faire la promotion de la culture populaire. Or, ce travail peut être délicat lorsqu'il s'agit d'aider une jeune femme enceinte de 18 ans, qui vit encore chez sa mère et désire profondément garder son bébé. En milieu populaire, les générations se succèdent parfois rapidement. Tout le débat autour de l'idée de garder le bébé ou de se faire avorter devient subitement très difficile à mener pour nous, issus en général d'un milieu où nous faisons des enfants plutôt à 30 ans qu'au sortir de l'adolescence. Préjugé? Persistance de notre vision du monde?

Nous vivons à l'ère de la technologie. Ordinateurs, téléphones portables font de plus en plus partie du quotidien des personnes qui fréquentent notre organisme. Au début, dès qu'un participant se pointait avec un téléphone cellulaire, nous le mettions en garde contre la consommation, voire la surconsommation, et tentions de le ramener à ses besoins. Pour nous, aucun doute qu'il se faisait systématiquement rouler. Cela nous a pris du temps à comprendre que c'était pour lui une façon de s'inclure dans une société qui le maintient en marge. «Être comme tout le monde» peut passer par un coup de fil sur la rue.

Un autre souvenir m'est cher quand je pense au chemin à parcourir... au-delà des préjugés. Par un bel après-midi, dans un local ensoleillé, nous sommes une quinzaine de formatrices et de formateurs réunis pour discuter de stratégies. À la dernière assemblée du Comité urbain de luttes, des participantes et des participants ont voté une série d'actions à mener. Nous nous attardons sur des aspects logistiques. Nous nous enflammons. Certains font valoir qu'il serait peut-être bien de modifier ceci ou cela. Les suggestions fusent et nous sommes d'une efficacité redoutable. Puis un commentaire des plus judicieux tombe lourdement sur la table : «Mais là, c'est plus du tout l'action de départ que les participantes et les participants ont votée.» Le silence remplace nos envolées. Au bout d'un moment, nous balayons du revers de la main nos idées lumineuses et revenons au plan initial, c'est-à-dire celui des participantes et des participants. Nos désirs, notre vision de la vie s'étaient installés à notre insu entre eux et l'action à venir. Cette volte-face fut un moment mémorable. Notre capacité à ranger notre propre lunette quand il le faut m'a rassurée.

